

Le pamphlet : genre en liberté ou concentré d'idéologie ?

Pour aborder la problématique du genre littéraire et de l'idéologie, nous étions un peu obligés d'en passer par tout ce que l'on appelle littérature d'idée. Essais, méditations, dialogues philosophiques, articles, manifestes, discours, etc. bref toute la prose plus ou moins argumentative dont l'objet est de traiter des idées, et non pas des récits ou des états d'âmes. Evidemment, le pamphlet constitue ici un morceau de choix, puisqu'il constitue un genre idéologique au sens banal du terme : ce n'est pas juste un genre qui traite d'idée, mais il est censé intervenir et prendre position (généralement dans l'espace public). Il faudra néanmoins prendre bien garde à ne pas s'en tenir à cette conception vulgaire de l'idéologie, et mobiliser les concepts qu'on a pu développer lors de la première séance. On verra quelle est leur pertinence ici. La définition de l'objet pamphlet est intuitive en même temps que délicate. Tout le monde se représente vaguement ce que doit être un pamphlet, son synonyme « brûlot » nous fournit tout un tas de représentations assez fortes : livre brûlant, virulent, éventuellement de mauvaise foi (ce qui l'oppose à l'essai), riche en attaques ad hominem, et jouant de manière générale sur les registres polémiques et satiriques. On peut, et on va, affiner cette définition interne, littéraire, du pamphlet (et la question de son lien à la littérature sera abordée aussi). Mais le problème avec ce genre de définition, c'est bien sûr qu'on risque de ne pas prendre en compte l'historicité du genre. Qu'est-ce qui différencierait les écrits de combat de Bernanos ou les périodiques de Rochefort des *Catilinaires* de Cicéron, ou des *Satires* de Juvénal ? Je prends ces exemples à dessein, puisque plusieurs pamphlétaires n'ont pas manqué de recatégoriser ces écrits comme pamphlets et de se trouver des prédécesseurs glorieux pour compenser ce que le qualificatif de pamphlétaire avait de péjoratif. Au contraire, c'est un questionnement historique, resituant les pamphlets dans un contexte politique, juridique, social, qui permettra de comprendre ce qui fait du pamphlet un genre, et peut-être aussi ce qui peut en faire un genre littéraire. C'est aussi ce qui permettra d'évaluer la portée idéologique de ce genre : à quelle attente sociale répond-il, quel processus idéologique met-il en œuvre ? Pourquoi un tel processus peut-il émerger sur une période donnée ?

Mon intervention aura donc pour but d'examiner 1) les traits génériques du pamphlet 2) le processus idéologique à l'œuvre dans le pamphlet (ce qui fournira sans doute des outils pour l'étude de tout texte argumentatif, c'est ce que j'avais annoncé lors de la première séance) 3) les contextes historiques qui permettent l'épanouissement du genre pamphlétaire.

Traits génériques, étymologie, support

Je commencerai par l'origine du mot pamphlet, pour réfléchir ensuite au support matériel du pamphlet. Il existe de nombreuses étymologies fantaisistes de pamphlet, entre autres Bescherelle fait venir le mot de pan et phlegô, en grec, ce qui veut dire « tout brûler ». Le rapprochement avec le brûlot joue ici à plein. En général, le mot est d'abord censé désigner un livre de peu de pages : une autre étymologie donne palme-feuillet, livre qui tient dans la paume, ou bien filet, livre relié par un simple filet. Donc, une forme brève. Les autres dictionnaires, le Robert et le Littré, attestent une étymologie anglaise, pamphillet (avec un ou deux l). En effet, le mot semble être la contraction anglaise de Pamphilet, diminutif de Pamphile, auteur présumé d'un dialogue très populaire au Moyen-âge. Le mot a donc d'abord

un sens technique, écrit de peu de pages, voire d'une seule page, et prend ensuite le sens d'écrit fait pour être vite imprimé et lu, donc écrit d'actualité, puis écrit polémique. En fait, cet aspect technique nous renseigne déjà sur les conditions matérielles de la polémique. Jusqu'à l'apparition de la presse quotidienne, en France, le pamphlet, sans être nécessairement diffamatoire, prend place aux côtés de volumes reliés et de gazettes périodiques. C'est bien sûr le pamphlet qui circule le plus librement et échappe le mieux à la censure. Le Pouvoir s'en inquiète. En 1814, par exemple, la censure est maintenue spécialement pour les écrits de moins de vingt feuilles. Bien entendu, si on prend pour exemple *La France juive* de Drumont, qui fait des milliers de pages, ou *La Grande Peur des bien-pensants* de Bernanos, qui en fait cinq cents, on se dira que la petite taille ne fait pas le pamphlet. Mais la question de la diffusion large du pamphlet est un premier élément important, sur lequel je reviendrai.

Maintenant, quels sont les traits génériques du pamphlet que l'on pourrait isoler ? C'est la question que se pose Marc Angenot, qui fait, dans *La parole pamphlétaire*, une étude assez considérable du pamphlet, avec un corpus qui englobe le XIX^e siècle jusqu'aux années 1970. Je reviendrai sur les délimitations chronologiques. Ici, on rencontre beaucoup de difficultés. En effet comme je l'ai dit, comment distinguer pamphlet, satire, et polémique ? Comment distinguer le pamphlet de l'essai littéraire, qui n'obéit pas non plus à un régime de scientificité ? Est-ce que le pamphlet est nécessairement en prose ?

Pour Angenot, il n'y a pas de pamphlet observable à l'état-pur, le pamphlet est toujours mêlé à des éléments satiriques et polémiques, le choix d'un vocable plutôt qu'un autre étant souvent affaire de préférences individuelles. Certains préfèrent se dire polémistes, ça fait plus chic. Donc, ce n'est pas tant à partir du registre qu'on peut classer le pamphlet. Le pamphlétaire se livre fréquemment à des méditations sur sa place dans le monde, sur l'incompréhension des autres, etc. ce qui rapproche le genre de l'essai, l'agressivité en plus. Par ailleurs, il n'y a pas d'unité thématique du pamphlet. Il y a des pamphlets sur tout : la religion, la politique, les mœurs, la littérature, l'art, etc. Il n'y a pas non plus d'unité de forme. Marc Angenot considère que le pamphlet est plutôt en prose, mais n'a pas de réticence à y intégrer les *Châtiments* de V. Hugo, ou certains recueils de Benjamin Péret. On a vu avec les exemples mentionnés que le pamphlet peut être long ou bref. Il peut prendre la forme d'une lettre-ouverte, d'un discours, d'un manifeste, d'un dialogue (*Le Confort intellectuel* de M. Aymé), d'une biographie (le livre de Bernanos sur Drumont), etc. Une des questions qui va nous intéresser, c'est le lien du pamphlet au journalisme, entre autres.

Une fois tout cela dit, qu'est-ce qu'on peut encore poser ? Le livre d'Angenot propose tout de même un certain nombre de caractérisations qui déblaient le terrain. De manière générale, le pamphlet est un modèle rhétorique, une forme spécifique de prise de parole, à l'écrit. 1) Le pamphlet a pour régime d'énonciation l'exotopie. Le pamphlétaire ne parle de nulle part, il n'est mandaté par personne, il n'a pas de compétence spécifique, sa prise de parole est solitaire et risquée. 2) Il est seul contre tous. L'allocutaire est incertain, le pamphlet prend volontiers l'apparence d'une bouteille à la mer. 3) Le pamphlétaire est porteur d'une évidence, pas d'une conviction modérée et fondée sur la raison. La vérité, chez lui, est *hybris*, elle doit éclater au grand jour. L'argumentation rationnelle ne peut pas suffire, car il faut faire sortir l'allocutaire de son apathie, le convertir rationnellement et affectivement. 4) C'est un

discours doxologique contre la doxa, contre le consensus et l'opinion, mais saturé de jugements de valeurs qui ne sont pas remis en question. 5) C'est un discours maximaliste et catastrophiste ; le scandale auquel il s'en prend est illimité, d'où le pessimisme de l'énonciateur. Le pamphlet ajoute une portée tragique au polémique et au satirique, il recourt volontiers au pathos. 6) Le pamphlétaire est victime de la spoliation des mots, qui ont été démonétisés. Par conséquent, il doit sortir du cadre argumentatif logique, et faire appel pour cela à son vécu, à son sentiment, au bon sens.

A partir de toutes ces données préalables, Angenot fait une série d'études très intéressantes sur les thématiques récurrentes du pamphlet, la dénonciation des complots et de l'imposture, la critique du monde moderne, la nostalgie de l'âge d'or, le monde à l'envers ou le faux a pris la place du vrai et où toutes les valeurs ont été inversées, etc. Il relie cela à des éléments stylistiques (les figures rhétoriques du renversement, chiasmes, antimétaboles, sont centrales chez les pamphlétaires, ainsi que les figures de l'amalgame qui suscitent un ennemi unique). Contrairement à l'essai littéraire où l'énonciateur est effacé, ou à ce qu'il appelle l'essai-méditation, dont l'énonciateur est incertain (oscillant entre je et nous), l'énonciateur du pamphlet est identifiable, son usage de la fonction phatique (établir la communication) est très marqué, il s'agit de se faire entendre depuis le non-lieu où il parle. Je passe sur ces analyses, qui sont très brillantes par ailleurs, sur le fonctionnement littéraire du pamphlet.

Le pamphlet comme processus idéologique

Avant d'aborder des questions plus historiques et sociologiques, je vais présenter ce que Marc Angenot et C. Passard nous disent de l'idéologie du genre pamphlétaire. Comme je l'ai dit, il y a des pamphlets de gauche, de droite, des pamphlets qui ne parlent pas de politique, etc. Le pamphlet ne connaît pas **d'unité de contenu idéologique**. On verra en partie pourquoi, quand on abordera la question du contexte historique d'apparition des pamphlets. En revanche, il y peut-être une **unité du processus idéologique** à l'œuvre dans le genre du pamphlet. Tout d'abord, il y a ce que Cédric Passard appelle une épistémologie pamphlétaire, et qu'on peut déduire déjà des traits que j'ai mentionnés. Passard, qui parle des pamphlétaires des années 1868 à 1898, montre que chez ces auteurs, Henri Rochefort, Drumont, Léo Taxil, Auguste Chirac, Mirbeau, etc. on a une même volonté de dévoilement des coulisses de l'histoire. Le pamphlétaire est un obsédé de la vérité, mais pour lui la recherche de la vérité consiste à « déduire le vice public des vices privés ». D'où le recours au ragot, à la rumeur, aux attaques *ad hominem* contre la vie privée, etc. Pas de critique générale du capitalisme, en revanche, dénonciation en abondance des tripotages boursiers et des pots-de-vins, ainsi que des mœurs douteuses des adversaires, ce qui donne lieu chez Léo Taxil à une littérature quasi-pornographique sur les vices des prêtres ou les orgies secrètes des francs-maçons. Tout cela suggère bien sûr une vision idéaliste de l'histoire, un biais individualiste dans la lecture des événements (je renvoie à la critique que Marx fait du pamphlet de Hugo, *Napoléon le petit*). Ce qui aboutit à placer au centre de l'attention les scandales – scandale de Panama, par exemple, et à chercher des ennemis cachés, les juifs, les francs-maçons, les protestants, etc.

Marc Angenot adopte une autre perspective pour analyser l'idéologie dans les pamphlets. Il fait ce qu'il appelle lui-même un bricolage, à partir de théories marxistes (tirées d'Althusser,

de Marcuse, de Marx, et d'autres) et de la rhétorique aristotélicienne. A partir d'Aristote, Angenot analyse le pamphlet (et pas que le pamphlet, c'est pour ça que je développe ce point, c'est intéressant pour toute forme argumentative) comme une forme enthymématique. L'enthymème est « toute proposition probable ». Par opposition au syllogisme, ou à la démonstration. L'enthymème, dans cette acception, n'est juste un syllogisme incomplet. C'est en fait la forme la plus banale de raisonnement, celle qui affleure dans le discours quotidien. Ce raisonnement est validé par le « lieu » ou « topos » sur lequel elle s'appuie. Les lieux ne sont pas, contrairement à ce qu'ils sont devenus dans la rhétorique dès l'époque romaine, des recettes toutes faites pour enrichir et fleurir un discours. Les lieux sont des propositions opinables, probables, vraisemblables, irréductible logiquement, et simplement admises. Il y a des lieux anthropologiques, d'autres simplement logiques, etc. Il est probable qu'un homme ayant les symptômes de la grippe ait la grippe. Pour autant ce n'est pas une démonstration logique ou scientifique, c'est simplement vraisemblable. Pour les lieux anthropologiques, il est probable qu'une mère aime son fils. Bref, les *topoi* constituent en général l'implicite du discours, ce qui n'est pas discuté parce que vraisemblable voire évident. Vous voyez bien où je veux en venir. Cet ensemble de lieux, de propositions implicites, non discutées, qui sous-tendent les discours, tout cela ressemble fort à ce qu'on pourrait appeler de l'idéologie, c'est-à-dire, des notions, éventuellement situées dans un contexte social donné, et qui engendrent un raisonnement qui les masque. Il y a des lieux qui pourraient s'apparenter à une logique anhistorique (le lieu du lien entre un symptôme et sa cause), et d'autres, axiologiques ou anthropologiques, qui semblent bien relatifs (l'amour maternel). En fait, la perspective d'Angenot est plus intéressante à bien des égards que celle de Badiou par exemple, dans l'article des CML, qui n'examine que les maximes idéologiques présentes dans une œuvre. C'est se limiter à la partie explicite de l'idéologie, sans voir les implicites de pensée. Ce qu'Angenot se propose au contraire de mettre en avant grâce à un outil linguistique : la présupposition. Il s'agit des propositions sous-jacentes logiquement coextensives à un énoncé. « Il a cessé de fumer » présuppose l'énoncé : « il fumait autrefois ». C'est, sur un autre plan, ce que fait sans arrêt Marx, chercher la *Voraussetzung*, ce que présuppose logiquement un discours, philosophique ou économique. On trouve donc, dans le livre d'Angenot, une analyse assez percutante d'un passage d'un article de Camus, reprochant la condamnation lors de l'épuration, de René Gérin, pacifiste qui écrivait dans des journaux officiels sous l'Occupation. Camus écrit : « On ne punit pas de travaux forcés quelques articles littéraires, même dans les journaux de l'Occupation. Pour le reste, la position de Gérin n'a jamais varié. » Si on met de côté l'objection purement factuelle, à savoir, R. Gérin n'a pas été condamné que pour ses articles littéraires, on doit reconstituer ce qui permet la lisibilité du paragraphe, les lieux sous-jacents qui permettent de comprendre logiquement ce qu'écrit Camus, et qui n'a pas l'apparence d'un raisonnement (pas de chaîne déductive par ex.). La première proposition et la deuxième reposent sur le lieu de « la règle de justice », consistant à dire qu'il faut traiter de manière identique des faits semblables. Mais, s'y ajoute une autre maxime, propre à l'idéologie littéraire, celle-ci, qui semble dire que l'ordre du littéraire est radicalement disjoint du pénal, et de la politique qui elle peut être condamnée. La troisième proposition (la position de Gérin n'a jamais changée) est lacunaire aussi. Si le pacifisme inconditionnel est blâmable, il est d'autant plus blâmable de persister dans son erreur. Si la valeur du pacifisme est déterminée par les circonstances, il est louable d'être pacifiste en

1930, mais plus de l'être en 1940. Dans ces deux cas, on ne comprend pas le raisonnement de Camus. Il faut donc restituer le lieu selon lequel la constance des convictions prévaut sur l'adaptation de ces convictions aux circonstances extérieures. La bonne foi devient un critère disculpant. C'est donc la cohérence intérieure qui détermine les valeurs, plus que la dialectique entre la conscience et le monde. Je cite (pour le plaisir) : « [cette attitude] conduit à une sorte de solipsisme axiologique propre à l'idéalisme bourgeois. »

Sur le même modèle, on peut développer tout un tas d'analyses, qui ne valent pas que pour le pamphlet, mais pour tous les genres enthymématiques, et qui mettent en avant le processus idéologique qui consiste non pas tant à asserter qu'à faire passer pour vrai ce qui est du registre de l'opposable, du préconçu, etc. A charge ensuite de rapporter la présupposition idéologique à tel ou tel déterminisme social. La spécificité du genre pamphlétaire ici tient au fait que c'est un genre où la vérité doit éclater, et ne prend pas le temps de se développer dans un raisonnement suivi. L'appel au bon sens ou aux valeurs authentiques est constant, ce qui rend ce genre d'analyse particulièrement efficaces. Les travaux que j'ai évoqués lors de la première séance, les articles de Contextes, se situent dans la droite filiation d'Angenot, en ajoutant des réflexions sur l'ironie, sur les idéologies de groupe et les phénomènes d'adhésion, avec le surréalisme, etc. Dans tous les cas, cela permet d'affirmer, comme le dit Angenot, que le texte n'a pas un dedans et un dehors, mais que la dimension intertextuelle et contextuelle est impliquée dès le premier abord d'un corpus littéraire.

Le pamphlet est-il mort ?

Reste à examiner la question de l'historicité du genre pamphlétaire. Est-ce qu'en tant que genre il connaît un début et une fin ? Est-ce que c'est une forme littéraire qui a toujours plus ou moins existé (chez Juvénal et autres) et qui continuera d'exister, mais seulement en tant que forme, sans répondre à une conjoncture idéologique précise ? Le problème apparaît très bien quand on jette un œil à la bibliographie du livre d'Angenot, qui est foisonnante. Il est très difficile de dégager des critères purement formels pour analyser la nature du pamphlet. Angenot semble le faire, mais en fait il est déjà en train d'historiciser son approche comme on va le voir.

Tout d'abord, les critiques que j'ai été amené à lire (Michel Murat, qui a coordonné un livre sur la parole polémique, ou Angenot et Passard) considèrent que le pamphlet est mort, que c'est un genre en voie de disparition, que ce qu'on rapproche aujourd'hui du pamphlet n'est plus la même chose qu'il y a un siècle. Tous font commencer l'âge du pamphlet en 1868, avec Henri Rochefort comme figure emblématique du pamphlétaire, et son journal *La Lanterne*. Pour autant, il est clair qu'il y a eu des pamphlets avant, une des figures les plus représentatives étant Paul-Louis Courier, libéral, pamphlétaire revendiqué comme tel, qui écrit des pamphlets dans les années 1820. On peut nommer aussi Claude Tillier, pamphlétaire républicain des années 1840. Mais leur audience est relativement restreinte. C. Passard va jusqu'à affirmer qu'en 1820, c'est bien plus le chansonnier Béranger qui remplit la fonction de pamphlétaire que Paul-Louis Courier. Qu'est-ce qui change à partir de 1868 ? Un certain nombre de choses, au niveau politique, juridique et social, qui vont permettre un âge d'or du

pamphlet comme le dit Passard, après une période de gestation de cette forme rhétorique, en gros depuis la Révolution française.

La loi de 1868 supprime l'autorisation préalable pour la presse, c'est-à-dire que la censure ne peut s'exercer qu'a posteriori. La libéralisation des lois relatives à la presse continue avec la loi du 29 juillet 1881 (qui est toujours en vigueur, je vais y revenir). En même temps, politiquement, l'installation progressive de la République et de la démocratie représentative favorise le mode de prise de parole pamphlétaire, de façon assez contradictoire, je vais y revenir aussi. Le pamphlet est appelé à jouer un rôle important dans la formation d'une opinion publique. Ce qui le garantit, ce sont des transformations sociales, l'évolution du lectorat. L'alphabetisation et la scolarisation progresse, en même temps que la société se nationalise, c'est-à-dire s'intéresse davantage aux enjeux nationaux par rapport aux questions locales. Par ailleurs, l'évolution technique facilite la production d'une industrie massive de l'imprimé qui peut répondre à la demande nouvelle. Le pamphlet enfin semble exprimer particulièrement bien les tendances et les aspirations des couches sociales nouvelles, des « petits » contre les « gros », petits commerçants, petits artisans, petits fonctionnaires, etc., ces classes moyennes issues des classes populaires pour le dire vite, mais aussi des ouvriers (Rocheftort est fortement soutenu par les ouvriers parisiens quand il s'exile à la fin du Second Empire). Toutes ces données expliquent que la période 1868-1898 soit un âge d'or du pamphlet. Comment cela se présente-t-il ? On voit se multiplier les publications pamphlétaires, la première étant *La Lanterne* de Rocheftort, mais beaucoup d'autres apparaissent en suivant le même modèle. Ensuite, *La Lanterne* connaît un énorme succès (le premier numéro se vend à 120 000 exemplaires, malgré un prix relativement élevé pour une telle publication, de 40 centimes). On peut en dire autant plus tard, de *La Libre parole*, le journal de Drumont, ainsi que des pamphlets anticléricaux de Léo Taxil. Il y a une forte demande de pamphlet, et les pamphlétaires sont des vedettes, leur notoriété est évidemment redoublée dès qu'ils ont un procès, ou dès qu'ils révèlent un scandale (c'est le cas pour le scandale du Panama révélé par la feuille de Drumont).

La plupart de ces pamphlétaires dirigent des journaux. Vous me direz qu'il y a dès lors un problème d'attribution générique. Il est vrai, Cédric Passard l'explique par la primauté du pamphlétaire sur le pamphlet, son objet d'étude est beaucoup plus la figure du pamphlétaire que le genre du pamphlet.

Mais : pour la plupart, ils écrivent aussi, des livres (voire des romans, comme Vallès, Darien ou Mirbeau). Ensuite, il est fréquent qu'ils soient les uniques contributeurs des périodiques qu'ils lancent (que ce soit pour Léon Bloy et *Le Pal*, Mirbeau et *Les Grimaces*, ou Zo d'Axa et *L'En-dehors*, ou Rocheftort avec *La Lanterne*, même s'il n'est plus seul quand il publie *L'Intransigeant*). Donc on ne peut pas dire qu'il s'agisse de journaux comme on les entend aujourd'hui ; le support de la presse périodique n'est pas un problème pour l'étude du genre, pas plus que le roman-feuilleton. Enfin, les exigences du journalisme ne sont pas les mêmes alors, le journalisme est encore lié fortement à la littérature, et l'individualité du journaliste, sa plume, etc. comptent davantage que le sérieux de ses enquêtes par exemple. La profession est encore un marchepied vers la littérature, elle ne s'est pas encore autonomisée. Le pamphlet en ce sens résulte d'une conjonction entre littérature et journalisme. Littérature : exercice

solitaire, qui met en valeur la subjectivité et le talent rhétorique ; journalisme : exige une production périodique, abondante, et qui réagisse à l'actualité. Le pamphlet répond bien à ces différents critères.

Pour Michel Murat : le pamphlet correspond à une conjonction particulière de la littérature et de la polémique (qui peut apparaître sous toutes sortes de formes sociales et à toutes les époques). Cette conjonction survient selon lui à la fin de la vague romantique, dont le pamphlet serait un des derniers avatars (on peut retrouver du romantisme dans la posture pamphlétaire, solitaire désespéré qui prêche dans le désert). Le remplacement du pamphlet et des polémistes par les « polémiqueurs » (Zemmour, Dieudonné) serait la conséquence de ce qu'il appelle une « désocialisation de la littérature », du fait que la littérature perde son rôle social. C'est une lecture plus littéraire de la question.

Pour Passard, la fin de l'âge d'or du pamphlet vient de plusieurs éléments. Tout d'abord, avec l'affaire Dreyfus, on voit apparaître une nouvelle forme d'intervention dans les débats publics, celle d'une parole posée et argumentée, portée par des gens qui ont une qualification particulière à mettre en avant (leurs études, leur pratique littéraire, etc.), ce qui donne un statut particulier à leur parole. Bref, l'apparition de l'intellectuel nuit au pamphlétaire, dont la prise de parole est auto-mandatée et n'est justifiée par aucune qualification (comme dit Paul-Louis Courier, « je ne suis qu'un simple Paul-Louis », sous-entendu c'est en tant que tel que ma parole est intéressante). Les pamphlétaires à ce moment-là sont socialement parlant des prolétaires des lettres, qui vivent par leurs écrits, ils viennent de la petite voire très petite bourgeoisie (père petit fonctionnaire), ils n'ont pas de position sociale, de titre, ou de légitimité collective à faire valoir quand ils prennent la parole.

Donc, l'apparition de l'intellectuel nuit au pamphlétaire. De manière plus générale, Cédric Passard suggère que le pamphlet « meurt de liberté ». Le régime répressif auquel la presse était soumise jusqu'en 1881 conférait une certaine légitimité à la position du pamphlétaire, qui pouvait encore prétendre dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas, à ses risques et périls. Même après les lois sur la presse de 1868, Rochefort a pris des gros risques en s'attaquant à la famille impériale. En revanche, quand la liberté d'expression est globalement garantie, cette prise de parole particulière qu'est le pamphlet perd de son sens. D'ailleurs, les limites que les dispositions juridiques actuelles imposent à la liberté d'expression sont principalement la condamnation de l'injure et de la diffamation, les armes du pamphlétaire.

Pour autant, il ne faut pas se reposer uniquement sur le contexte juridique. En effet, pour un cadre juridique qui change peu, on voit qu'il y avait beaucoup moins de recours juridiques dans les années 1870 à 1890 qu'aujourd'hui, alors même que les pamphlétaires étaient bien plus en vue. En fait, il y a une pénalisation croissante des rapports sociaux, alors qu'en 1870-1900, la logique de l'honneur pouvait prévaloir. Le pamphlétaire était provoqué en duel par l'offensé bien plus fréquemment (Drumont était connu pour ça). J'en profite pour dire que dans les propriétés idéologiques du pamphlet, il y a également une dimension viriliste très importante, les pamphlétaires sont tous des hommes, ils parlent au nom de l'honneur, ils sont seuls contre tous, tels des chevaliers, etc.

Voilà pour le contexte juridique. Pour autant, on sait bien que les pamphlets ne cessent pas d'exister après 1898, même si les pamphlétaires n'ont plus la même aura (il n'y a plus de pamphlétaires-vedettes comme Rochefort et Drumont), que le milieu pamphlétaire n'a plus son autonomie, son prestige propre. On comprend bien maintenant pourquoi la parole pamphlétaire est pour le dire vite privilégiée soit dans la partie du champ qui rejette les intellectuels (l'extrême-droite, avec comme pamphlétaire bien connu Léon Daudet), soit dans les parties qui n'ont pas encore de légitimité, pas de titre à faire valoir (dans les avant-gardes, notamment le surréalisme). Par ailleurs, il semblerait que le pamphlet resurgisse au moment où la libre prise de parole perd de son évidence : après l'épuration par exemple. Donc il faudrait étudier à chaque période les conjonctions qui favorisent l'usage de ce modèle rhétorique particulier qu'est le pamphlet. Aujourd'hui, nous ne sommes pas dans une période où le pamphlet est florissant, et pourtant, on peut voir déjà quels mécanismes pourraient être à l'œuvre pour que ça change. Le dernier pamphlet à succès doit être *Indignez-vous* de S. Hessel, que je n'ai pas lu personnellement. A droite, on peut noter les pamphlets de Richard Millet, qui ont eu un certain retentissement, notamment parce que le scandale a été orchestré par R. Millet lui-même. Il me semble par ailleurs que plusieurs pamphlets émanent en fait d'intellectuels, mandatés par une spécialité universitaire ou par leur profession de journaliste : on assimile parfois certains écrits de Lordon à des pamphlets, mais Lordon est légitimé par son statut d'économiste hétérodoxe, et il y a une dimension scientifique ou investigatrice derrière ses libelles (*Fond de pension piège à con*), pas juste une prise de position axiologique.

Pour Marc Angenot, de manière plus générale, le pamphlet suit les déchirements de l'idéologie bourgeoise. Ça peut sembler un peu général dit comme ça. L'idée est que les sociétés, la société bourgeoise tout particulièrement, produisent de la fausse conscience. La fausse conscience, par opposition à la pensée critique, s'est, en France, entre 1868 et 1968, figée dans une forme canonique, soutenue par « un réseau de traditions doxo-rhétoriques ». Il y a une pente idéologique du genre : scandale, que je dois dénoncer au nom de la vérité bafouée, même si cette dénonciation arrive trop tard. Par la position solitaire de l'énonciateur, le pamphlet réaffirme l'autonomie du penseur individuel, selon un vieux modèle idéaliste. La doxa devient son opinion propre, et fiable en tant que telle, rendue fiable par sa bravoure. En même temps qu'il est censé réagir à une situation tragique, le pamphlétaire affirme que la vérité (qu'il détient) est accessible et indubitable, transcendante pour ainsi dire, pour peut qu'on veuille bien la trouver. C'est une fausse conscience qui vient s'opposer aux argumentations par la preuve, à la philosophie critique de Marx ou de Nietzsche qui remet en question les valeurs morales. La parole pamphlétaire peut aussi s'opposer à d'autres formes de fausse conscience, comme le discours technicien, qui semble aujourd'hui l'avoir remplacée (discours d'experts, etc.).

Elle s'oppose enfin, dernier point important, à une autre forme de prise de parole, qui est la parole apaisée, policée, qu'exige le consensus républicain. L'hypothèse de Passard est que le pamphlet de 1868 à 1898 joue un rôle ambivalent vis-à-vis de la démocratie représentative et de la République. Il remet en cause le consensus d'une parole respectueuse, qui pourrait bien être le monopole d'une élite républicaine, pour lui opposer une parole de parrhésia et

d'invective. Mais en même temps, le pamphlet pourrait bien servir de soupape de décompression, de sublimation écrite de la violence, à un moment où les violences populaires se raréfient ou s'institutionnalisent (manifestations par exemple), et enfin il se pourrait que le pamphlet acclimate au politique en offrant à un lectorat de masse une littérature accessible sans prérequis, et qui réagit à l'actualité immédiate.

J'espère avoir réussi à montrer comment, en partant d'un questionnement littéraire et rhétorique, sur le fonctionnement d'un genre littéraire, sur ses propriétés stylistiques même, on en arrive à aborder des questions historiques et sociologiques, qui par ailleurs dépassent le contenu politique particulier qu'on trouve à première vue dans une œuvre. C'est à mon avis là que réside tout l'intérêt du concept d'idéologie.